

encore de cacher son émotion, et sa mère ne s'aperçut de rien.

—Ne m'avez-vous pas dit, répondit-elle, que cet air vivifiant et pur vous était salutaire ? qu'ici vous trouviez l'oubli de vos peines passées, de vos peines que vous m'avez toujours tenues secrètes ?

Et elle appuya longuement sur ces mots.

—Oui, mais l'automne tire à sa fin ; dans un mois viendra l'hiver, et on le dit triste ici.

—Ne l'est-il pas partout ? ajouta sa fille : que n'attendons-nous le retour du printemps ?

Madame Warner s'était levée, et marchait à pas agités dans la chambre.

—Je ne sais pourquoi, se disait-elle, mais je crains toujours cette femme ;—son souvenir me poursuit partout. Si elle allait revenir !

Alice s'était levée aussi, et examinait sa mère sans rien comprendre aux tourments qui l'agitaient.

A quoi penses-tu donc, ma mère ? murmura-t-elle.

Madame Warner s'arrêta devant elle.

—Je ne sais si je dois partir ou rester, mon enfant.

Et comme si toute son âme s'était brisée dans ce simple et douloureux entretien, elle se sentit défaillir ;—elle s'appuya contre la fenêtre et baissa les yeux.

—Mais comme tu es pâle ! dit Alice effrayée.

—Moi ? non : je suis comme tous les jours, ma chère fille, et je t'aime comme toujours.

Alice allait lui adresser de nouvelles questions ; heureusement Louise rentra et annonça que le fou venait d'arriver ; madame Warner respira moins péniblement, la fièvre la quitta un instant.

—Faites-le entrer, dit-elle à Louise qui attendait.

—Il est dans votre salon, madame ; faut-il que je l'appelle ?

—C'est inutile, répondit la pauvre mère, ; je vais le rejoindre.

Puis donnant sa main à baiser à Alice :

—Mon enfant, dit-elle, je te reverrai bientôt, et nous reprendrons cet entretien.

—Surtout, ne sois pas longtemps, ma mère ;—tu sais que je ne suis heureuse qu'àuprès de toi.

Madame Warner la remercia par un sourire et s'éloigna ;—mais d'horribles angoisses lui torturaient le cœur ; d'affreuses pensées l'accablaient.

—Si elle allait revenir !—pensa-t-elle : oh ! j'en mourrais.

Elle s'arrêta sur le seuil de la porte, se tourna vers Alice qui la regardait partir et lui sourit de nouveau ; puis elle ferma la porte, et disparut.

Après le départ de sa mère, Alice demeura toute triste ; elle aussi avait ses chagrins qu'elle n'osait confier ; ses peines secrètes qui la dévoraient,—et cette conversation les avait doublées.—Jusque-là, toute renfermée dans cet amour naissant qu'elle ne comprenait pas, elle s'était abandonnée, comme dans un rêve, à des pressentiments de bonheur.—Par moment, elle éprouvait bien de vagues inquiétudes, d'indéfinissables tristesses ; mais la vue de sa mère rendait la sérénité à son âme souffrante ; une belle journée dissipait les nuages amoncelés dans son cœur, et la présence fortuite de celui qui l'occupait lui donnait de la joie pour toute une semaine.—Mais

à présent qu'elle allait le quitter, à présent que madame Warner lui avait annoncé qu'elles partiraient bientôt, un bouleversement affreux s'opéra en elle.

Sans oser s'expliquer encore la nature des sentiments qu'elle éprouvait, elle se trouvait malheureuse.

Sa jolie tête était penchée douloureusement et soutenue par ses mains tremblantes ;—ses beaux yeux pleins de langueur et d'inquiétude étaient à demi éteints ; son cœur se resserrait dans sa poitrine ; elle souffrait sans souffrir et pensait sans donner un but à ses pensées ; elles étaient rapides et incohérentes comme ses sensations. Elle alla enfin s'asseoir sur la chaise où elle s'était placée une heure plus tôt, puis elle prit sa broderie, et essaya de travailler : mais la broderie lui tomba des mains ; elle s'appuya contre la fenêtre et regarda au dehors, mais sans voir, mais sans distinguer aucun objet, abandonnant son âme aux sombres rêveries.

—Pourquoi donc, pensait-elle, suis-je toute triste maintenant ?—Ce matin encore, j'étais si heureuse, si contente !—Serait-ce ce départ projeté par ma mère qui me change ainsi ?—Cependant je devrais être heureuse de revoir mon Allemagne, mon Allemagne si longuement regrettée, et si ardemment aimée !—Il y a trois mois encore, continua-t-elle, —toujours dans sa pensée—il y a trois mois, il me semblait que j'allais mourir loin de mon pays ;—depuis trois mois, cet ennui a passé ;—pourquoi ?

Elle frissonna involontairement :—on eût dit à la voir qu'un secret terrible venait de lui être soudainement révélé.

—Depuis trois mois, pensa-t-elle toujours, chaque jour écoulé m'a fait moins désirer de revoir ma patrie.—C'est que j'étais seule alors...

Elle releva tout à coup la tête, et ses yeux étaient remplis d'effroi.

—Tandis que maintenant...

Sa tête retomba avec accablement.

—J'aurais dû en parler à ma mère, reprit-elle toujours en elle-même ;—mais, à chaque instant, cet aveu expire sur mes lèvres ; elle m'a tant de fois répété que l'amour des hommes était mensonger !—Oui, celui des autres, oui ; mais le sien...

Elle ramassa sa broderie.

—Tout à l'heure il était là, continua-t-elle à voix haute, près de moi, caché par ces arbres, visible pour moi seule ; et pour la première fois ses lèvres se sont posées sur ma main ;—mon cœur ne battait plus, tant j'étais troublée ; puis je l'ai forcé de s'éloigner, et il m'a dit : A ce soir !—et demain, je serai partie peut-être !

La pauvre enfant ne put achever ; les sanglots coupèrent sa voix.—Partie ! murmura-t-elle.

Elle se leva tout à coup, et ses joues étaient toujours baignées de larmes ; puis elle ouvrit rapidement la fenêtre, détacha plus rapidement encore son écharpe, et s'arrêta ensuite.

—L'amour est un mauvais conseiller, murmura-t-elle.

Et elle plaça l'écharpe en dehors de la fenêtre, et la referma à moitié.

Madame Warner ouvrit la porte, et s'adressant au fou :

—Ma fille a droit à la moitié de vos remerciements, dit-elle, la voici ; et puisque vous prétendez être son